Andromaque Scarpalézou

Un autre Ulysse

« Une rose verte quelque part dans le monde »
J. Joyce

« Apparemment, en surface, le livre de Joyce est très loin de l'*Odyssée*, et pourtant… Joyce lui a donné comme titre un vocable auquel aucun des personnages du roman ne correspond. Quels sont les échos de *Ulysses* à l'antique figure d'*Odysséas* ? »

Ce chaleureux défi que Jacques Aubert me lança, me plongea dans un autre océan qu'est le roman de Joyce. Ce challenge qui, en ce moment, a constitué pour moi un défi de sauvetage si je puis dire, rencontra une envie déjà là de lire, de relire *Ulysses*, et, à ma façon, de trouver, au moins d'essayer d'apporter quelques bouts de réponses à la question : dans ce livre, que représenterait ce signifiant, ce nom (S1) Ulysses, qu'aucun des personnages ne porte ? Cette lecture fut soutenue par cette autre question sur laquelle j'avais interrogé le docteur Lacan : en quoi l'art peut-il déjouer le symptôme ? La pleine formulation de ce point est dans le Séminaire XXIII *Le Sinthome* : « En quoi l'artifice peut-il viser expressément ce qui se présente d'abord comme symptôme ? En quoi l'art, l'artisanat, peut-il déjouer, si l'on peut dire, ce qui s'impose du symptôme ? À savoir, la vérité[1]. »

Plongée dans ce texte aspirant, extraordinaire, riche d'enseignements, dont les effets multiples touchent entre autres les cordes de l'admiration, de la réflexion mais aussi une certaine étrange familiarité, j'ai essayé de repérer quelques points d'accrochage, quelques bouts de rochers, et de ne pas me laisser trop emporter par cette fascinante lecture de « cette encyclopédie[2] » passionnée et amoureuse.

Certaines lettres de Joyce dans sa correspondance, certaines considérations et trouvailles de Mando Aravantinou, l'introduction à la traduction en français de *Ulysses* par Jacques Aubert, ont été dans ce travail

[1] J. Lacan, Le Séminaire, Livre XXIII, *Le Sinthome* [1975-1976], Paris, Seuil, 2005, p. 22, séance du 18 novembre 1975.
[2] *Cf*. J. Joyce, *Œuvres complètes*, t. II, Paris, Gallimard, coll. La pléiade, 1995, Lettre du 21 septembre 1920 à Carlo Linati, p. 910.

mes points d'appuis. Et je ne dirai jamais assez quelle poussée, quelle stimulation à la réflexion, que lintérêt vif et rénovant, l'étude des textes du docteur Lacan m'apportent.

L'utilisation du signifiant Ulysses*, dans le roman de James Joyce*

Dans sa tumultueuse correspondance, Joyce manifeste de façon forte le lien particulièrement intense de son désir à l'écriture, à écrire ce roman. Arrivé à son terme, Joyce déclara qu'il était parvenu à la réalisation d'un de ses profonds souhaits : écrire par l'intermédiaire de la légende d'Ulysse l'épopée de deux peuples, israélite et irlandais ; la mise en relief des qualités et des marques laissées par la censure, l'exil et la persécution. Le 21 septembre 1920, dans une lettre adressée à Carlo Linati, il écrit : « C'est l'épopée de deux races [israélite-irlandaise] en même temps que le cycle du corps humain, la petite histoire d'un jour (vie)[3] ». *Ulysses* sera l'intermédiaire pour ses propres exils, persécutions et qualités.

Odysséas, dans l'épopée d'Homère, est pour Joyce une légende, une figure qui le hanta de longues années, avant même la lecture du texte d'Homère. Dans la même lettre, Joyce écrit : « Le caractère d'Ulysse m'a toujours fasciné, même lorsque j'étais enfant. Imaginez-vous qu'il y a quinze ans, j'ai commencé de le dépeindre sous forme de nouvelle pour Dublinois ! Voilà sept ans que je travaille à ce livre, que le diable l'emporte ! C'est aussi une sorte d'encyclopédie. Mon intention est de transposer le mythe *sub specie temporis nostri*[4] . »

À son ami Georges Borach, en 1917, Joyce disait :

> Les traits les plus beaux, les plus humains se trouvent dans l'*Odyssée*. J'avais douze ans lorsque nous nous occupions de la Guerre de Troie à l'école ; seule l'*Odyssée* se fixa dans ma mémoire. Et le retour, profondément humain. N'oubliez pas le trait de générosité lors de l'entrevue avec Ajax aux Enfers, et bien d'autres beaux traits. J'ai presque peur de traiter un tel thème. Ulysse est le fils de Laërte, il est le père de Télémaque, le mari de Pénélope, l'amant de Calypso, le compagnon d'armes de guerriers grecs qui assiègent Troie, et le roi d'Ithaque[5].

À la lecture de cette lettre, il m'a paru assez étrange que Joyce, marqué par ces traits d'Ulysse, écarte cependant les massacres, les pillages, la destruction, la disparition réelle de Troie, et la part prise par Ulysse à la

[3] *Ibidem*, p. 911.
[4] *Ibidem*, Introduction, p. XII.
[5] *Ibidem*, p. XIII.

construction du cheval de Troie. Pourtant la latinité, avec l'*Énéide* de Virgile (30-19 av. J. C.) — Joyce connaissait le latin — en avait relevé le drame. C'est l'exemple emprunté à l'*Énéide* que Jacques Lacan va faire surgir en 1954-55. Lacan explique les lois du langage et la fonction de la parole en mettant en scène Saint Augustin enseignant à son fils Adéodat l'art de la parole, ce que parler veut dire. Pour lui expliquer le signifié, Saint Augustin dira à Adéodat : « Si d'une telle ville il plaît aux dieux qu'il ne reste rien[6] ». Lacan va commenter ce passage et l'écho qu'il produit aux dires de Freud dans le *Malaise dans la civilisation*.

Était-ce la fascination, l'idéalisation, que la figure d'Odysséas avait eue sur le jeune Jimmy ? Mais, certes, le fait, d'une importance cruciale, est que Joyce, furieux et à juste titre, livre sa guerre à lui avec pour armes les lettres. Son écriture, *furiosa*. Mais quel personnage représente Ulysse ?

Alors, un nom :

1 - Ulysses : un intermédiaire, une légende.

2 - Bloom qui rêve en cockney une chanson populaire. Joyce écrit à Frank Bugden une question au sujet d'*Ulysses* (Bloom). Il rêve d'Ithaque. (*O I want teh gow beck teh the nawl Enn Road, s'elp me !*) et à son retour cela lui donne le cafard. « Si j'y fais allusion, c'est qu'en votre absence d'Angleterre, vous semblez avoir oublié l'atmosphère humaine qui y règne, et moi ses conditions atmosphériques[7]… »

Bloom, un des acteurs principaux du roman. Dans le séminaire sur Joyce Lacan fait cette remarque : « Bloom [pige] quelque chose à l'analyse puisque c'est un Juif[8]. »

3 - Le général Ulysse Grant : Ουτις. Pour ce troisième écho de *Ulysses*, c'est à Molly, son amour, que Joyce prête la parole :

> Si […] on n'ouvrait pas les fenêtres quand le général Ulysse Grant, qu'est-ce qu'il était, qu'est-ce qu'il a fait qu'on disait une célébrité a débarqué… Personne… … Quelle appellation binomiale et d'application générale serait la sienne en tant qu'entité et non entité ? Portée par quiconque, étrangère à tous… Tout le monde, personne[9].

[6] J. Lacan, Le séminaire, Livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 276, séance du 23 juin 1954.
[7] J. Joyce, *O. C.*, t II, *op. cit.*, Lettre à Frank Bugden du 10 décembre 1929, page 920.
[8] J. Lacan, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 73, séance du 13 janvier 1976.
[9] J. Joyce, « Ulysse », *O. C.*, t. II, *op. cit.*, Ch. Pénélope, p. 825.

4 - Dans l'année 1921, une grande colère émane de ses lettres ; son avis d'autrefois sur le massacre des prétendants « peu ulycéens » change, son opinion se modifie dans l'actuel état d'esprit[10]. Mais à Harriet Shan Weaver, Joyce écrit :

> On croit que je suis un type dans le genre d'Ulysse, sournois, simulateur et dissimulé, un aride jésuite égoïste et cynique. C'est sans doute un peu vrai ; mais ce n'est nullement tout ce que je suis (pas plus qu'Ulysse) et j'ai pris l'habitude de me servir de cette prétendue manière d'être pour sauvegarder mes pauvres créations[11].

Échos donc : une légende, un intermédiaire, Bloom, un général Personne-Tout-le-monde, et lui-même Joyce, dans le genre d'Ulysse. Ulysse est représenté aussi en tant que père, père de Stephen-Jimmy, dans l'épisode à Ithaque.

5 - « Bloom acquiesçait secrètement à la rectification par Stephen de l'anachronisme qui assigne comme date à la conversion au christianisme de l'Irlande druidique par Patrick, fils de Calpurnius, fils d'Odyssus, envoyé par le pape Célestin 1er en l'an 432 sous le règne de Leary, l'an 260 environ etc[12]. » Sur l'anachronisme, Stephen dira : « Que voulez-vous ?... Il place la Bohême au bord de la mer et son Ulysse cite Aristote[13]. »

6 - Stephen : « Si vous voulez connaitre les événements qui jettent leur ombre sur la période tragique, […] cherchez à voir quand et comment l'ombre se dissipe. Qu'est-ce qui met du baume au cœur de cet homme, naufragé dans les pires tempêtes, éprouvé *comme un autre Ulysse*, Périclès, prince de Tyr[14] ? »

Alors ? Ce qui, me semble-t-il, fait écho, représente certains traits, quelques-uns ou plusieurs, de la figure de l'Odyssée antique, ce sont, plutôt qu'un personnage, des traits, un signifiant, un mot, une ou plusieurs facettes qui, inspirant Joyce pendant l'écriture de son roman, se retrouvent, se réincarnent dans des personnages multiples. Les traits de l'Ulysse homérique de son enfance éclatent et s'accrochent sur une multiplicité de personnages.

Mais c'est le titre de l'épopée d'Homère que Joyce emploie pour nous parler de l'écriture de son livre : « *Odyssée* ». Pour écrire ses

---

[10] J. Joyce, *O. C.*, t. II, *op. cit.*, Lettre à Frank Bugden, 28 Février 1921, p. 927.
[11] *Ibidem*, Lettre à H. S. Weaver, 24 Juin 1921, p. 937.
[12] J. Joyce, « Ulysse », *O. C.*, t. II, *op. cit.*, p. 240.
[13] *Ibidem*.
[14] *Ibidem*, p. 221.

difficultés, ses trouvailles, ses douleurs, ses tempêtes, qui traversent le livre, et qui traversent l'écrivain dans le temps de son écriture, et après.

Un très bref exemple : Joyce avait confié les scènes finales de Circé à Misses Harrisson pour les dactylographier. Misses Harrisson, dans un état d'extrême agitation, va voir Joyce et lui dit que son mari a trouvé le manuscrit et en a déchiré et brûlé une partie, cachant le reste. Finalement, le mari accepte de rendre à Joyce le reste caché, et Miss Harrisson le renvoie à Joyce. Mais il lui a fallu recréer la scène manquante.

Les échos, de *Ulysses* à *Odysséas*, les échos de cette légende, de cette figure, ces traits, Joyce les fait réapparaître mais bien autrement. Et *Odyssée* est le nom des tempêtes de Joyce écrivain, le nom de son écriture.

* * *

Serait-il aussi Hermès ? Ce lieu où les signifiants se croisent, ces points de capiton qui, comme par exemple dans un rêve, un lapsus, un mot d'esprit, apportent une clef, « le point où convergent les routes parallèles ou contraires[15] » ? Un accident de la Providence, le contingent, « un mot[16] » écrit Joyce.

De ces mots-clefs qui parcourent le roman, je prendrai ici seulement deux exemples : celui de Molly, et celui du nombre qui relie les échos d'*Ulysses* à la structuration de l'*Odyssée*.

Molly : selon la légende, les compagnons de l'Ulysse antique, sous le poison de Circé et ses bastonnades, enfermés dans une porcherie, gardent pourtant leurs esprits. Ulysse s'avance pour les libérer. Chemin faisant, il rencontre Hermès qui l'arme de l'antidote Μώλυ.

Molly : un remède contre la léthargie, qui pourra le garder éveillé, qui peut le conseiller.

Molly, un signifiant à double sens, le nom d'une femme et le nom d'un baume, une émanation contre le facteur létal, contre le mauvais œil. Une racine tirée de la terre qui se noue au symbolique.

[15] J. Joyce, *O. C.*, t. II, *op. cit.*, Lettre du 29 septembre 1920 à F. Bugden, p. 911.
[16] *Ibidem*.

Le nombre :

24 : *Ulysses* : 24 heures, la durée du roman

Odyssée : 24 rapsodies

24 lettres de l'alphabet hellénique

12 : 1- « À la santé des douze et de mon Golgotha »

Les douze dieux de l'Olympe

Les douze apôtres du crucifié

2 - Le démon de la voix qui marche avec Stephen ajoute douze fois la voyelle *e* en lui criant son nom : « Steveeeeeeeeeeeen ».

3 - Buck Mulligan, après l'arrivée de Lilly la rousse, subitement, commence à palper son torse sous sa chemise et dit que la douzième côte n'est plus là.

* * *

Je vais, dans ce travail balbutiant, essayer d'approcher un peu plus le personnage de Joyce. Les quelques touches de ce portrait s'appuient, dans une large mesure, sur le travail assidu, passionné, des recherches à travers plusieurs pays, d'une poétesse grecque, Mando Aravantinou, une amoureuse peut-on dire, de Joyce.

Jimmy-Stephen, dans son cahier d'école, à la leçon de grammaire, à sept ans avait écrit :

« Stephen Dedalus
Classe élémentaire
Collège de Clongowes Wood
Sallins
Comté de Kildare
Irlande
Europe
Monde
Univers[17] »

[17] J. Joyce, « Portrait de l'artiste en jeune homme », *O. C.*, t. I, Paris, Gallimard, coll. La pléiade, 1982, p. 146.

Les tourments du cœur

> Eileen aussi avait des mains longues, fines, fraîches et blanches, parce qu'elle était une fille. Ses mains étaient comme de l'ivoire, mais tendres. […}] Un jour […] elle avait mis sa main dans la poche de Stephen, où il tenait sa main à lui, et il avait senti combien la main d'Eileen était fraîche, fine et douce. Elle avait dit que c'était drôle d'avoir des poches, et puis tout-à-coup elle s'était dégagée et s'était mise à courir sur la pente au tournant de l'allée. Ses cheveux blonds ruisselaient derrière elle comme de l'or au soleil[18].

Ses études :

Au *Belvedere College*, Joyce obtient une bourse pour trois ans, obtient des prix. Et il a à choisir, en dehors du latin et du français, une troisième langue. Son père insiste pour le grec, mais il décide l'italien. Il veut sortir du destin aliéné d'Irlandais : à l'Université, on lui apprend que le celtique, la langue de l'Irlande, est barbare. Le gaélique est interdit.

> Joyce va vacciner la langue anglaise avec 27 000 mots d'autres langues. Il s'en va de l'Irlande avec Nora-Molly, un bref séjour à Londres, puis Paris, Trieste, Pola. Il se lie d'amitié avec des slaves, grecs, juifs, arméniens, « la panspermie de la Méditerranée ». Il se lie d'amitiés fortes avec Nicola Santas, grec de la diaspora, sa femme Gisela Normendo, et avec ses élèves, le Conte Sardina, la baronne Kavalar[19].

Et voici que la légende qui le hante depuis son enfance, réapparaît par la bouche de son grand ami, Nicola Santas.

> Dans les cafés qu'ils fréquentent tous les soirs, Santas récite l'*Odyssée*, des rapsodies entières, et il les chante. Santas, marchand d'oranges et de citrons. À Trieste. Dans cette cité des Grecs, des Juifs, des Arméniens, « cette marche orientale de l'Europe », cette cité des irrédentistes, Joyce se noue au socialisme. James Joyce, cet autre Ulysse, est peut-être le plus conséquent écrivain européen[20]. »

À Pola, les Ulysses ayant sillonné les mers *mélangent* le triestain, l'arabe, l'arménien, des sons inconnus, des sons connus, et ces langues, ces bains de langage. Et parmi eux, Joyce ressent du plaisir.

La première guerre mondiale le trouva à Zurich, là où les canons étaient muets. Ville de neutralité, d'accueil. Au café Voltaire, Lénine silencieux ; les dadaïstes dénoncent la stupidité et la barbarie. C'est là que Joyce va écrire *Ulysses*, entre 1915 et 1921. Dans la Zurich polyglotte.

---

[18] *Ibidem*, p. 572.
[19] Mando Aravantinou, Τζεϊμς Τζους, Athènes, 1977, éd. Hermès, p. 67.
[20] *Ibidem*, p. 79.

Dans des lettres et des sons connus et inconnus, dans un mélange de sons et de lettres. Jusqu'en 1917, Joyce écrivit presque six chapitres de son *Ulysses*. Les soirs dans le café Odéon ou au Voltaire, Joyce rencontre des réfugiés de toutes sortes, et ses deux copains grecs Pavlos Phokas de Céphalonie et Paolo Routziero, catholique de Salonique. Il y trouve des élèves et des créanciers. La première phrase qu'il leur apprend est : « *I. O. You, You O. me* ». Les sons se bousculent, bouleversent un chant de sirènes. Je reprendrai ces points à un autre moment sur le rapport de Joyce avec la langue, et plus particulièrement avec la langue hellène. J'évoquerai ici pour le moment sa déclaration exaltée à son ami Batzen à l'époque de l'écriture de *Ulysses*, selon laquelle l'hellénique est la langue de son destin. Et aussi ce que Batzen écrit : « Les soirées symposiales se terminaient toujours par l'hymne national hellénique, que Phocas, Routziero et Joyce chantaient un grec, un italien, un irlandais[21]. » Lacan relève que le projet d'écriture de Joyce *hellénise* la langue.

Jimmy James Stephen Daedalus Joyce, ce mélange de langues, cette significantisation diachronique des mots, des symboles, cette polyphonie musicale, cette ligne fine tracée entre l'être et l'inexistence, n'est-ce pas ce que Joyce-Stephen a réalisé de son désir datant de la classe de grammaire et écrit sur son cahier ? Ce défi d'être habitant de la Terre et de l'Univers ? N'est-ce pas ce que James Joyce a réalisé dans un autre espace ? 148 personnages, 220 magasins, 35 maisons, 42 bâtiments publics, 131 thèmes que les habitants discutent, 329 898 mots, 72 amants de Molly — selon les commentateurs de *Ulysses*. Un univers pour un roman.

* * *

Ulysses trouva son terme à Paris, édité par Sylvia Beats à la maison d'édition Shakespeare and Compagnie, rue de l'Odéon à l'époque, aujourd'hui sur les quais de la Seine. Un air d'amour et de tendresse émane des livres, des rayons, de l'escalier menant à l'étage où l'on sert le thé. Comme l'écrivit T. S. Eliot dans *The West Land* : « and I will serve tea to friends ». Adrienne Monnier publie la traduction en français. C'était en 1922, au 12 rue de l'Odéon. Joyce exige que la couverture du livre soit en bleu ciel, exactement le bleu du drapeau hellénique. Enfin ce bleu avait été trouvé !

[21] *Ibidem*, p. 141.

Le 2 février 1922, jour de son anniversaire, dans une grande soirée, il y a E. Pound, E. Hemingway, T. S. Eliot, Mme Weaver, Breton, Artaud, Aragon.

Dans le séminaire *Le Sinthome*, J. Lacan nous fait part avec émotion du fait qu'il a assisté à la lecture d'*Ulysse*, traduit en français, à la librairie d'Adrienne Monnier qu'il fréquentait. Lacan, dans l'hommage rendu à Joyce, nous livre certains points communs, des points carrefours entre sa vie à lui, Lacan, et la vie de James Joyce : « Sortant d'un milieu assez sordide, Stanislas pour le nommer — enfant de curé quoi, comme Joyce, mais de curé moins sérieux que les siens, qui étaient des jésuites, et Dieu sait ce qu'il a su en faire — bref, émergeant de ce milieu sordide, il se trouve qu'à dix-sept ans, grâce au fait que je fréquentais chez Adrienne Monnier, j'ai rencontré Joyce. De même que j'ai assisté, quand j'avais vingt ans, à la première lecture de la traduction française qui était sortie d'*Ulysses*[22]. »

Dans sa conférence « Joyce le symptôme » il lui fera un hommage : « Joyce incarna l'abstraction, l'appareil, l'essence du langage[23]. » « À jamais veut dire qu'il marque une date. On n'avait jamais fait une littérature comme ça[24]. »

Avec ce terme, *sinthome*, Lacan fait résonner à notre raison : sin - le péché, la faute ; Saint - nourriture céleste de Joyce, Saint-Thomas d'Aquin, un des maitres dans sa pensée ; home et o.m.e.

À l'univers habituellement étroit dans lequel notre être et notre existence se forment, la langue polyphonique ouvre un champ, ô combien plus vaste, laissant l'air de l'eau lalante passer et tempérer, aiguiser notre écoute.

Ai-je répondu aux deux questions posées au départ ? À la première, un peu, oui. À la seconde, quelques éléments, mais pas sans avoir à y revenir[25].

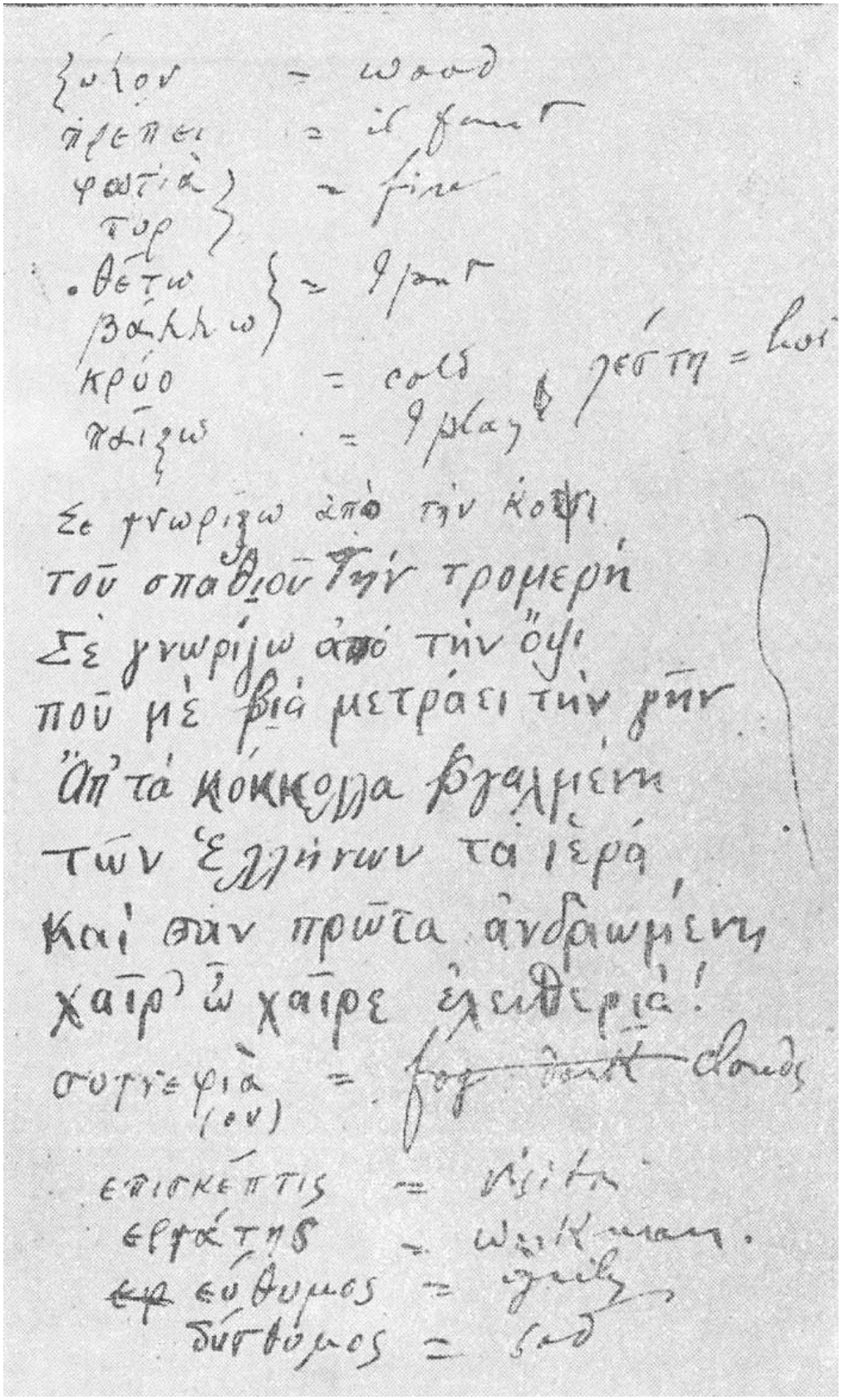
---

[22] J. Lacan, *Le Sinthome, op. cit*., p. 162.

[23] J. Lacan, « Joyce le Symptôme », *Le sinthome, op. cit*, p. 165 : « […] il voulait être Joyce le Symptôme, en tant que, le symptôme, il en donne l'appareil, l'essence, l'abstraction. » NDLR.

[24] *Ibidem*, p. 167.

[25] *P.S.* C'est une agréable surprise, *symptosis*, coïncidence, que j'ai ressentie en voyant le beau dialogue J.-G. Godin-J. Aubert dans le n° 97 des *Carnets*, en même temps que je m'apprêtais à envoyer ce bout de travail sur Joyce. J'adresse un merci à la bonne surprise.

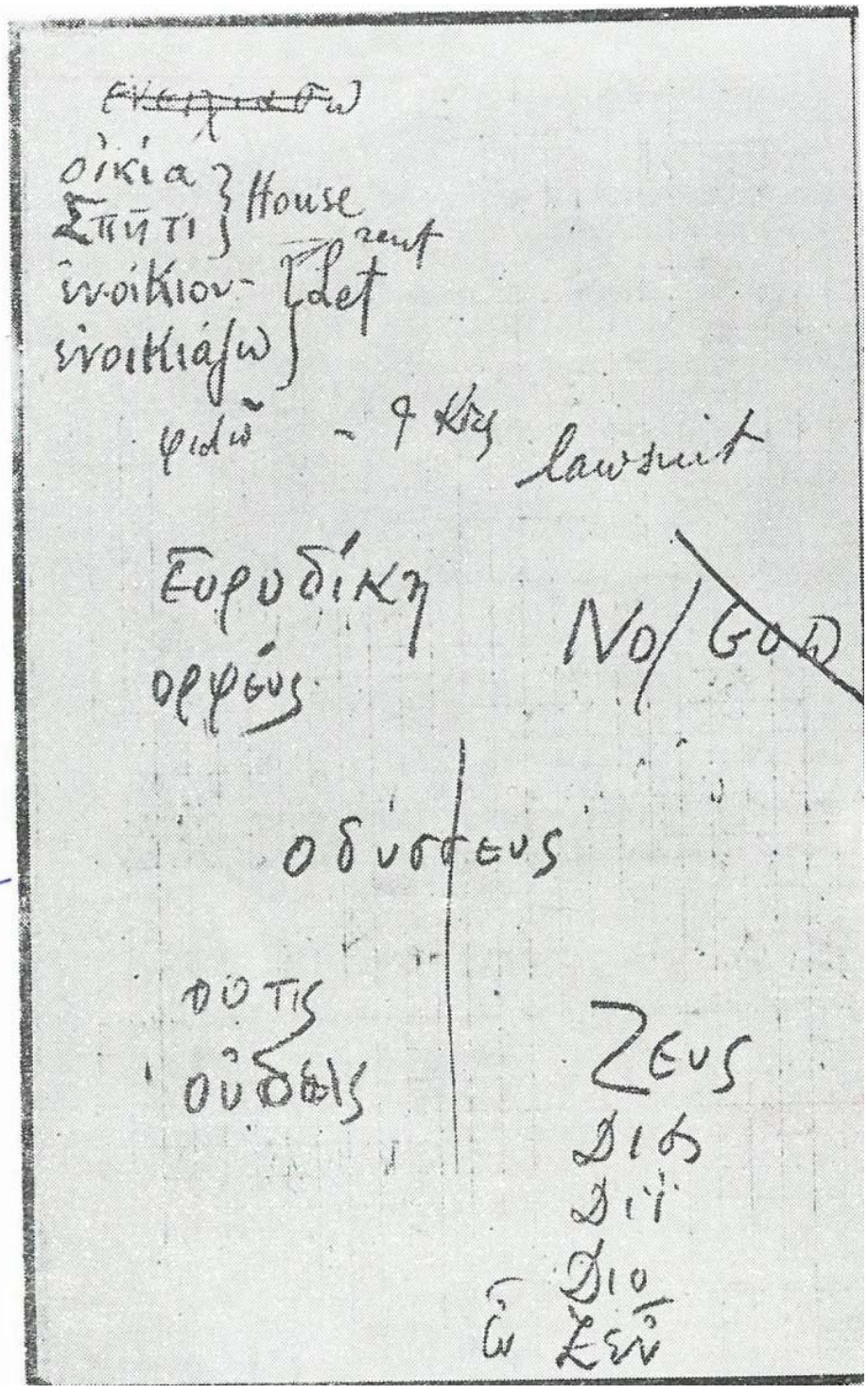


ξύλον = wood
πρέπει = it fast
φωτιὰ } = fire
τυρ }
θέτω } = I put
βάλλω }
κρύο = cold
παίζω = I play
γέστη = hot

Σε γνωρίζω ἀπὸ τὴν κόψι
τοῦ σπαθιοῦ τὴν τρομερή
Σε γνωρίζω ἀπὸ τὴν ὄψι
ποῦ μὲ βιὰ μετράει τὴν γῆν
Ἀπ' τὰ κόκκολλα βγαλμένη
τῶν Ἑλλήνων τὰ ἱερά
Καὶ σὰν πρῶτα ἀνδρωμένη
χαῖρ' ὦ χαῖρε ἐλευθεριά!

συγνεφιὰ (ου) = ~~fog dark~~ clouds

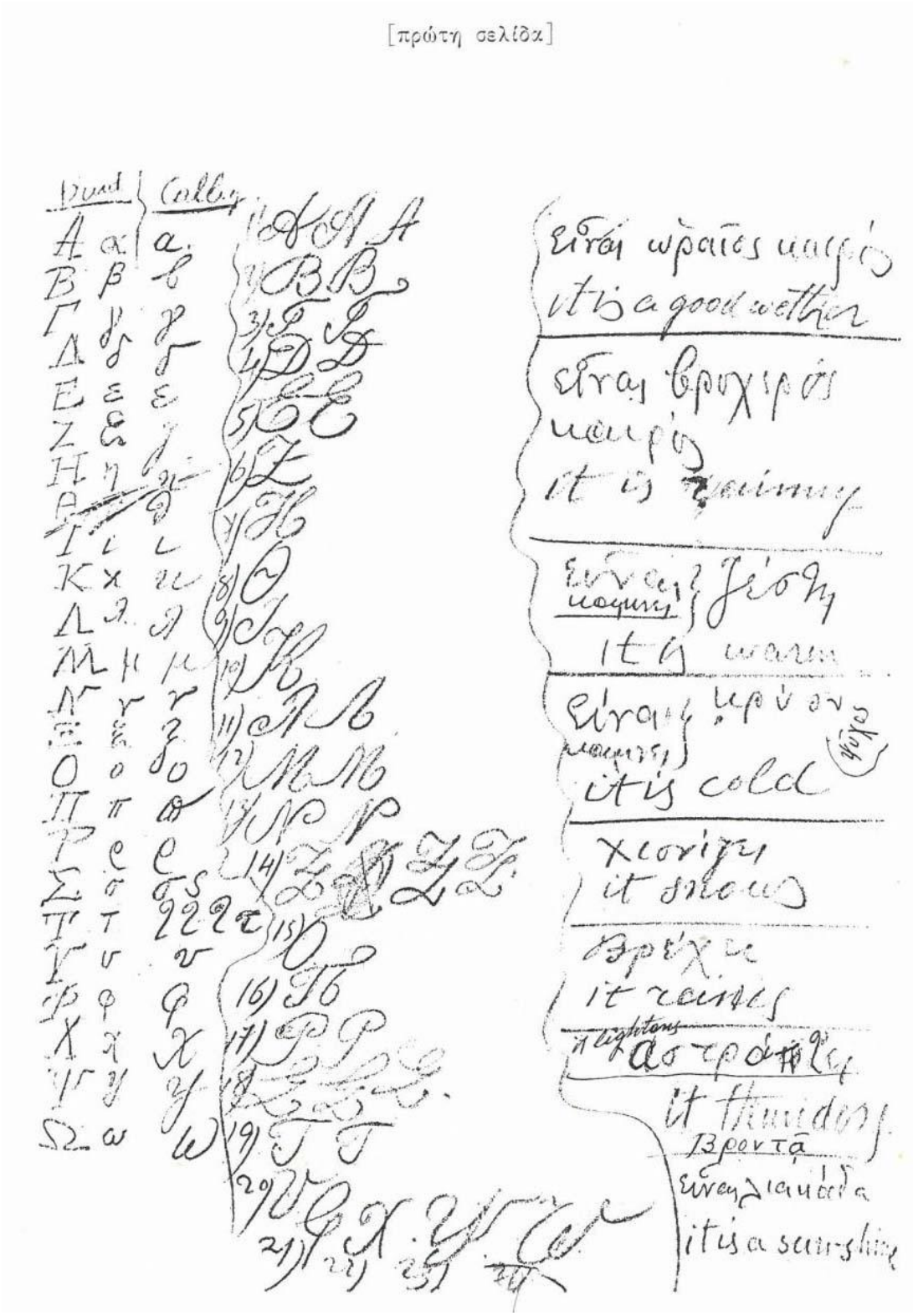
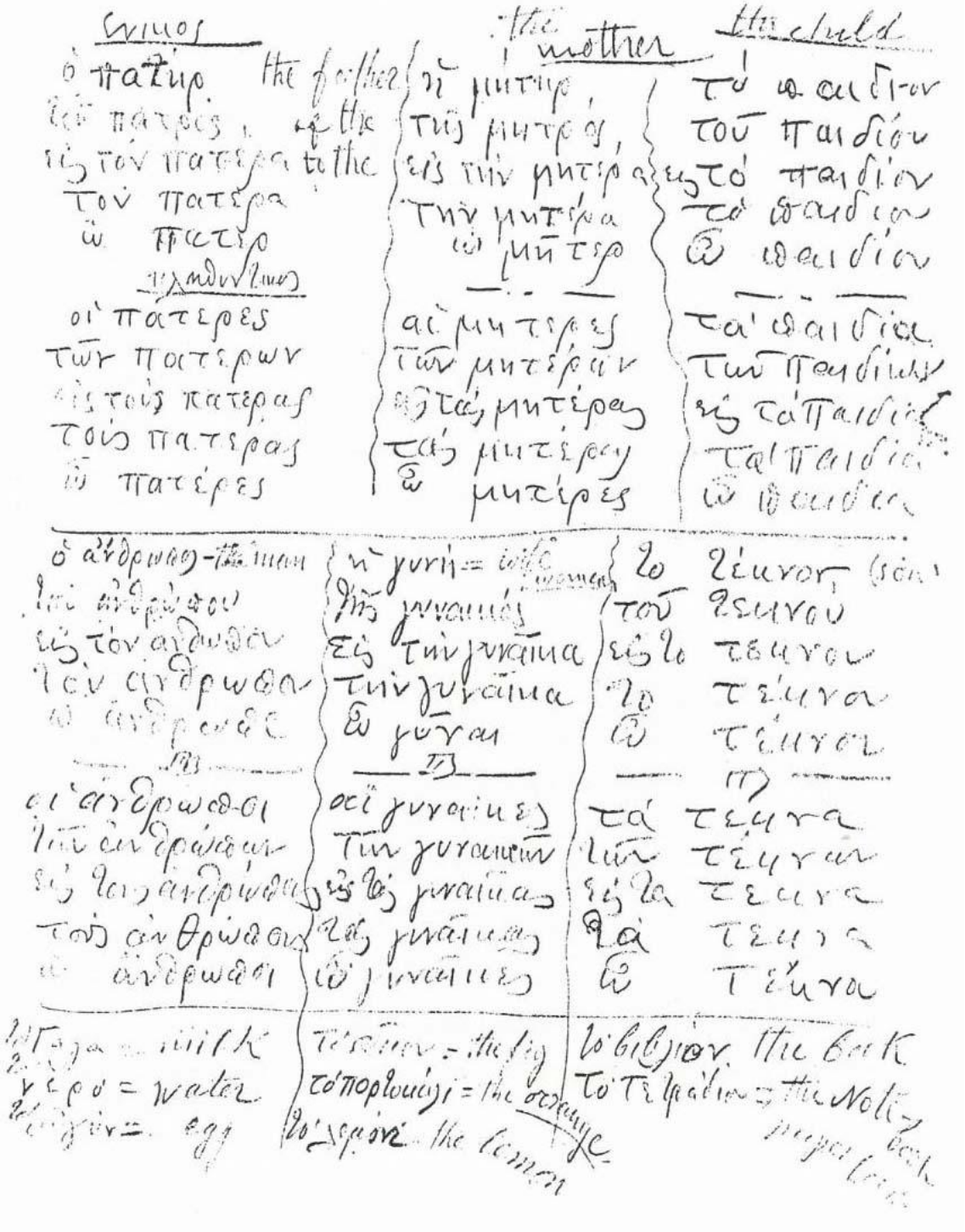
επισκέπτις = visita
εργάτης = workman.
~~εφ~~ εύθυμος = gaily
δύσθυμος = sad



ὀδυσσεύς

οὔτις
οὐδείς

[πρώτη σελίδα]



[δεύτερη σελίδα]